

REVUE DE PRESSE

**Théâtre de L'Opprimé
du 15 Octobre au 15
Novembre 2003**

**24 représentations
1200 spectateurs**

**Mise en scène
Mariapia Bracchi**

**Traduction
Cristina Vinuesa**

**Scénographie
Javotte Pozzo**

**Interventions plastiques
rafaele Grassi**

**Lumières
Ariane Zielonka**

avec:

**Maurice Baud
Emmanuel Clarke
Christophe Gauzeran
Laurent Mothe
Emmanuelle Paquet
Camille Sirota
Philippe Urvoy**

**et la voix de
Pierre Bellemare**

**avec le soutien
des Mairie du 20eme et
12eme arrondissement,
L'institut Cervantès, La
Maison du film court,
Le Latina Cinéma,
L'ANPE spectacle et
PBRK Production**

La Terrasse

Par Catherine Robert

Tempête autour d'un crâne : celui d'Hitler retrouvé fracassé après l'écroulement du Troisième Reich et que se disputent Churchill et Staline au moment du partage du butin européen. Une fable cynique en forme de brûlot politique.

Points communs entre Hitler, Churchill et Staline ? l'hypertension et l'artériosclérose. Antonio Álamo, jeune dramaturge espagnol contemporain, propose une farce grinçante en forme de parabole sur les arcanes et les rouages de la politique et de ses errements. *Los Enfermos* croise les portraits de ces trois grands malades dont la voix inattendue de Pierre Bellemare égrène les symptômes entre chaque acte et que la mise en scène de Mariapia Bracchi présente comme des cinglés dangereux dont la raison est aussi enracinée que les artères. Antonio Álamo ne prend pas de gants avec l'Histoire et met dans le même sac le démocrate résistant et les deux grands monstres du totalitarisme moderne. Ces trois colosses aux pieds d'argile souffrent de la même paranoïa et de la même infatuation qui plongent si souvent les puissants dans la spirale de la suspicion et du crime.

Mariapia Bracchi installe ses comédiens dans l'espace confiné d'une pièce blanche, entre asile et hôpital. Chaise et lit roulants, déambulateur, infirmiers en tenue de zone contaminée, poison, revolver : l'environnement plonge d'emblée le spectateur dans le doute et l'expectative : s'agit-il d'une reconstitution historique en triptyque ou de la visite intempestive d'un hôpital psychiatrique ? Portraits de Grands devenus fous ou de fous jouant les Grands ? Fiction délirante ou reconstitution historique plus fidèle et moins compassée que celle des archives officielles et des révisionnismes de bon aloi ? Les deux sans

doute : au spectateur de se décider, de refuser de se laisser duper par cette dénonciation au goût d'absurde ou de se laisser embarquer par la dérision désespérée et cynique du propos.

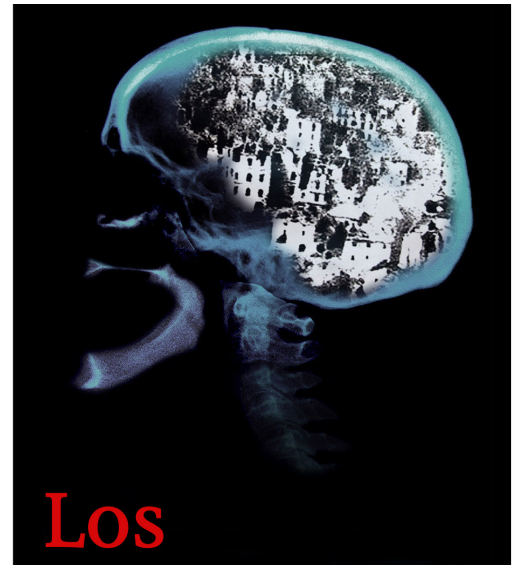
Premier acte : l'aviation alliée pilonne Berlin et Hitler et Eva Braun vivent leurs derniers instants. La blonde choisit le poison et le tyran le revolver, sans regrets ni remords, en ratiocinant sur ses rêves de gloire et en remâchant son exécution méprisante pour tous ceux qu'il entraîna dans sa démence.

Deuxième acte : Churchill et Staline se partagent le monde et se disputent les restes d'Hitler, mesurant leurs puissances respectives à la possession des os de celui qui les faisait alliés quand il incarnait l'ennemi commun et le mal à éradiquer. Mais comme si, le diable abattu, il en fallait une autre incarnation, Staline (remarquable Emmanuel Clarke) se drapait alors dans les oripeaux sataniques de la haine de classe et de l'épuration totalitaire : Beria, Boulganine, Malenkov et Khrouchtchev, membres de la vieille garde du Parti, doivent subir les humiliations et les accusations du vieux despote dont le rétrécissement vasculaire s'accompagne d'un délire de la persécution.

C'est le troisième acte, celui qui s'achève par la mort du petit père des peuples, foudroyé

sur la boîte qui contient les restes d'Hitler, comme un Antéchrist au Golgotha du premier tyran.

Devant un écran ou l'intervention plastique vient animer imageries médicales et photos retravaillées de la Seconde Guerre mondiale, les personnages s'agitent et se déchirent. Le jeu est hyper-expressif, les mimiques appuyées et les postures grotesques, à l'instar de la démesure inhumaine des personnages. La grande inventivité



Los Enfermos

du décor et des projections sur l'écran du fond de scène aurait mérité d'être accompagnée d'une direction d'acteur plus ferme car les comédiens semblent parfois un peu empêtrés dans la boîte que dessine l'espace réduit du drame (le début du troisième acte est, à cet égard, un peu longuet), mais l'ensemble a le mérite de l'originalité et se garde surtout des solutions trop faciles, laissant toute son ambiguïté à un texte dont la force démystificatrice est indéniable.

Mouvement

Un beau cauchemar

Par Marie Mai Corbel

Un auteur espagnol, Antonio Álamo, revisite les hantises historiques du monde moderne. Mis en scène par Mariapia Bracchi. Au théâtre de l'Opprimé. Du 15 octobre au 15 novembre 2003.

Mariapia Bracchi a découvert un auteur espagnol, Antonio Álamo né en 1964. Elle a elle-même traduit ce texte qui rend impossible tout réalisme de mise en scène ou de jeu. Dans *Los Enfermos*, l'auteur soumet les trois fondateurs de l'histoire moderne à des expériences théâtrales-médicales. Hitler, Churchill et Staline avaient en commun l'artériosclérose. Une tournure malade de l'esprit aurait pris forme dans les maux du corps. En eux, quelque chose ne circulait plus. Corps bloqué, système veineux rigidifié, cerveau comprimé, ces trois grands fous dialoguaient avec l'Histoire, pas moins, et parfois, se croisèrent : les os de Hitler récupérés par Staline, ou la rencontre Staline-Churchill à Yalta. Les accompagnaient des comparses, âmes damnées de leur maître : d'Éva Braun aux sosies d'Hitler, du secrétaire de Churchill à la garde rapprochée du politbüro - Khrouchtchev, Beria, Malenkov, Molotov. À partir d'anecdotes vraies, l'auteur cauchemarde. Les fantômes d'Hitler, de Staline et de Churchill, reviennent. En trois temps : le temps du bunker berlinois,



“le peuple ne pense pas, n’a même jamais pensé et c’est impossible qu’il pense... Le jour où les gens commenceront à penser par eux même, tous les gouvernements, tous les états et toutes les nations se désintègreront...”

Extrait Acte 1, Hitler

nois, le temps de Yalta et les derniers jours de Staline dans sa Datcha, trois moments qui s'articulent mécaniquement ; les trois étapes d'un mal évolutif.

Mariapia Bracchi a transposé ses rencontres improbables dans une blancheur hospitalière glaçante, entre l'asile et l'hôpital militaire. Dans un coin, une croix verte de pharmacie. Les acteurs portent un pyjama bleu ciel ou gris plastronné de médailles. Ils prêtent à ces spectres des tics, des raideurs, des terreurs macbethiennes. Hitler est en fauteuil roulant, Churchill est le plus valide, Staline finit avec un déambulateur. Au bord de l'apoplexie, ils continuent de discourir – de délirer – interlocuteurs ou pas. Leur logorrhée masque un mutisme de fond. Staline ne répond jamais à ses proches qui s'échinent à le flatter. Seule la mort fit taire ces dictateurs – « ceux-là qui disent ». Ils postillonnent sur Dieu, les races, l'économie ou la paix, la guerre, la victoire, et par derrière tissent des intrigues inextricables. Ils s'adonnent à une mégalomanie politique aussi banale que meurtrière, et par-delà, luttent pour abolir les conflits – d'où le pacifisme de Churchill. Ils étouffent dans l'œuf la contradiction, ils coupent et captent la parole, bloquent ses circulations. Les personnages,

s'il est possible d'appeler ainsi ces pantins pitoyables - sont aussi bien des égarés qui se prennent pour leurs idoles, que de réels spectres.

Le théâtre par la voie de l'imaginaire peut toucher à une véracité que le rationalisme manque. Ces enfermés, pour reprendre le titre, traumatisent la psyché occidentale. Ils manifestent le refoulé diabolisé ; ils font parler ce que l'humanisme libéral et le monothéisme réunis induisent : civiliser de force pour le bien des peuples, imposer une idéologie unique à l'instar d'un dieu unique, enfin décréter des races meilleures.

C'était d'une part fantasmer à voix haute – le concept « race » étant fantasmatique, et d'autre part faire un premier pas vers le libéralisme mondial qui postule qu'une concurrence justicière sélectionne vertueusement les meilleurs... Mariapia Bracchi écrit que « l'auteur nous force à dépasser la fascination morbide et à réfléchir sur la récupération du mythe ». Elle met en scène la possibilité de transformer un héritage historique indicible en une légende qui en restitue le sens et qui indique comme notre époque serait la quatrième phase de ce mal évolutif.



Hitler, Acte 1

“J’aurais dû lutter contre le peuple allemand...”

Cassandra

Les spectres de l'Histoire

Par Irène Sadowska

À la frontière de la fiction et de la réalité, le théâtre d'Antonio Alamo, un des auteurs marquants de la génération des dramaturges espagnols qui ont débuté à la fin des années 1980, convoquant sur scène les fantômes de personnages historiques, artistes, hommes du pouvoir et de science (Velázquez, Van Gogh, Staline, Hitler, scientifiques, concepteurs de la bombe H., etc.) questionne les idées établies, les clichés, les conformismes de la société actuelle, et plus particulièrement notre faculté de produire des schémas, des images fantasmées des faits et des figures historiques. Quelle est la réalité, la véracité des faits historiques pour des gens n'ayant aucune connaissance particulière de l'histoire, accoutumés à voir des situations imaginaires ? Comment dans une société amnésique où tout est prétexte à se souvenir et rarement à s'interroger, forcer le spectateur à dépasser la fascination morbide et à réfléchir sur la récupération du mythe ? Comment représenter, sinon par un cauchemar, l'idée de souvenir que nous portons en nous et que nous n'avons pas vécu ?

Voilà l'enjeu du théâtre d'Antonio Alamo qui, au-delà des références à des faits historiques précis, met à jour tout un processus humain et politique et ouvre le débat sur la notion ambiguë de vérité, sur la manipulation, le trucage de la mémoire. La stratégie qu'il met en place, notamment dans ses pièces *Los Borrachos* (les saouls) et *Los Enfermos* (les malades) constituant un diptyque, inspirées par des faits de la IIe Guerre mondiale : l'une par la destruction d'Hiroshima et l'autre par la fin d'Hitler et la terreur stalinienne, consiste non pas à en témoigner avec fidélité mais à leur donner une apparence fantomatique, fictionnelle, en conservant assez de vraisemblance historique pour qu'ils restent crédibles. Le spectateur assiste ainsi comme témoin privilégié à des événements de caractères secrets, épiant comme par un trou de serrure « d'intime » du pouvoir se déroulant à huis-clos. Cette fiction fait naître l'intuition de quelque chose de vrai.

Los Enfermos, adapté et mis en scène par Mariapia Bracchi (Compagnie du Goudron et des Plumes), première création d'une œuvre d'Antonio Alamo en France, donne à voir trois situations précisément datées, trois agonies, celle d'Hitler, de Churchill et de Staline, tous les trois obsédés par le pouvoir, la peur de la mort et le désir de se survivre. 30



Les sosies de Hitler, Acte 1

avril 1945 dans le bunker de la Chancellerie du IIIe Reich, Hitler qui s'apprête à se suicider en compagnie d'Eva Braun, dans le délire paranoïaque, s'en prend au monde entier qui a voulu sa perte. 18 juillet 1945 Churchill et Staline (Truman n'est pas invité) se retrouvent dans le quartier général russe à Potsdam pour passer l'accord sur le découpage de l'Europe. En guise de gage Staline obtient l'exécution de l'Etat Major hitlérien tandis que Churchill voulant la preuve de la mort d'Hitler reste sur son doute savamment entretenu par Staline. 28 février 1953, Staline, à l'article de la mort, fait régner la terreur y compris sur ses plus proches collaborateurs qu'il convoque régulièrement dans sa datcha. Ce soir-là la réunion tourne à la chasse au traître.

Mariapia Bracchi opte pour un dispositif scénique en forme de boîte à la fois évocateur des lieux, parfois souterrains, de l'action, de la mémoire à exhumer, du jeu de construction et métaphores (cerceuil, boîte noire, machine à remonter le temps...). Dans cet espace dépouillé où les personnages et quelques accessoires restent prisonniers du temps et des souvenirs, interviennent des images, (projections de diapos, dessins travaillés et en direct), troublantes, fantasmagoriques qui au fur et à mesure que l'histoire se déroule : les aventures d'un cadavre (depuis le suicide d'Hitler jusqu'à la destruction de ses restes huit ans plus tard au Kremlin) deviennent floues, insaisissables. Le cadavre devenant fantôme, spectre, mythe. Le recours à l'image qui fragmente, déforme, faisant également référence à son pouvoir de manipulation, de création de

mythes.

Des images de type médical (radiographies de cerveau, instruments chirurgicaux) tout comme la blancheur de la boîte et les accessoires : chaise roulante, table d'opération, déambulateur, confèrent à cet univers un aspect clinique

Les sept acteurs sont très à l'aise dans cet univers excessif, paradoxal, tenant du cauchemar. La mise en scène limpide, d'une extrême cohérence, de la jeune Mariapia Bracchi creuse le texte d'Antonio Alamo, un auteur à découvrir.



Kroutchev :
“- Il ne s’est
rien passé
ici...Demain
nous dirons
qu’un grand
homme est
mort...C’est
une nouvelle
ère qui com-
mence pour
l’Union Sovié-
tique.”

Acte 3, scène 3
Kroutchev,
Boulganine et
Malenkov



L'avant scène Théâtre

La maladie du Pouvoir

Par Stéphanie Tesson

On ne connaît pas en France le jeune auteur espagnol Antonio Álamo, et c'est à la mise en scène de Mariapia Bracchi qu'on doit aujourd'hui la découverte de *Los Enfermos*. Traduit littéralement, le titre donnerait : *Les Malades ou les aventures d'un cadavre*. Nous sommes en effet plongés dans les limbes de l'Histoire, où les spectres d'Hitler, de Churchill et de Staline se succèdent en trois tableaux aux traitements très différents.

Le premier, c'est Hitler, quelques minutes avant son suicide, jouant avec les nerfs de sa compagne Eva. Le second, c'est un dialogue entre Churchill et Staline sur la mort du précédent, Et le troisième, une sinistre et excellente plaisanterie que Staline impose à ses disciples,

leur demandant de deviner à qui appartiennent les ossements anonymes que contient une cassette, jouissant de leur terreur, et finissant par crever de son bon tour.

Point commun de ces trois emblèmes du XXe siècle : « ils étaient hypertendus et artérioscléreux, comme notre siècle », écrit l'auteur, considérant sa pièce comme « une espèce de diagnostic ».

Le travail très astucieux, profond, sérieux qu'ont effectué Mariapia Bracchi et son équipe épouse le point de vue médical en le doublant d'une pertinente théâtralité. Décor blanc sur lequel s'inscrivent des images en mouvement, dessins ou schémas venant contre-illustrer un discours, ou offrant une vision intérieure, chirurgicale du personnage alors mis à nu.

Blouses d'infirmiers ou pyjamas gris de patients sont de rigueur. La chaude voix de Pierre Bellemare avance de temps en temps une des nombreuses didascalies, qui nous ramènent à la réalité clinique du contexte. L'humanité des acteurs et l'humour à vif de certains passages (notamment dans le dernier tableau, que l'on préfère aux deux précédents, car la folie et la cruauté s'y incarnent en direct) donnent à cette triple évocation historique quelque chose de familier, démystifiant les monstres, les réduisant à l'état de pantins névropathes. C'est un bon regard porté sur le passé, chargé d'une ironie crue, d'où n'est pas absente - et c'est là la réussite du spectacle - une sincère sensibilité.

“La peur est la prestation inconditionnelle de l'état. La peur et la mort Mr Churchill, et avec ce cadavre qui est là et qui ne l'est pas, qui existe et qui n'existe pas, nous avons un grand capital de peur et de mort. Et il ne convient pas de le gâcher stupidement avec trop d'assurance.”

Staline, Churchill
Acte 2



20 Minutes

Cette pièce de l'Espagnol Antonio Álamo est une réflexion sur l'héritage politique du XXe siècle, à travers une incursion dans l'intimité d'Hitler, de Churchill et de Staline. Mariapia Bracchi signe une mise en scène inventive pour un spectacle oscillant entre tension et rire.



Vocabulaire

Première création en France du dramaturge andalou Antonio Álamo, *Los Enfermos* nous introduit dans la politique du XXe siècle à travers la confrontation humoristique de trois maîtres du monde : Hitler, Churchill et Staline. Le spectateur est transformé en voyeur de faits historiques « réels » ou « véridiques », toute l'ambiguïté est là... et le caractère secret de chacune des scènes maintient la curiosité du spectateur jusqu'à la fin de la pièce.

l'Expressmag

Par Thierry Voisin

Antonio Álamo enferme dans une clinique trois figures emblématiques du XXe siècle : Hitler, Churchill et Staline. Trois clowns effrayants et sauvages, dévorés par la maladie. Avec la perversité de l'humour, Mariapia Bracchi met à nu les fantasmes de l'auteur qui joue avec la vérité historique, lourde de mensonges et de silences, et nous emprisonne dans un troublant vertige d'horreur...et d'admiration pour l'exceptionnelle force de jeu des comédiens.

Zurban clinique

Par Gilles Costaz

Le regard de l'auteur espagnol Antonio Álamo sur l'histoire contemporaine est d'autant plus clinique qu'il met les chefs d'Etat du XXe siècle à l'hôpital. Voici donc Hitler, Staline, Churchill, entourés de médecins et d'infirmiers, ressasant leurs convictions et retrouvant leur cruauté pour piéger leur entourage. L'auteur les figure en pyjama parce qu'ils étaient tous malades, atteints d'artériosclérose. La mise en scène épouse le même principe : tandis que les acteurs interprètent d'hallucinantes badernes entourées de leur clones, des images de microbes défilent sur le décor blanc.

La jeune Compagnie du Goudron et des Plumes affirme un style original, un burlesque politique impitoyable, inspiré de faits historiques précis.

Kroutchev: -Toi et moi nous avons un pacte, n'est-ce pas ? Moi je te protège toi et toi tu me protèges moi. Dis-moi ce que tu as à me dire...

Boulganine: - C'est étonnant la quantité de suicides qu'il y a en ce moment !

Kroutchev : - Pourquoi dis-tu cela ?

Boulganine : - Ce n'est pas son écriture ! Je connaissais bien Krivitsky ! Il était mon ami ! Et celle-là, ce n'était pas son écriture ! Tu comprends ?

Kroutchev et Boulganine, Acte 3 scène 1

